



Cahiers d'Asie centrale

1/2 | 1996

Inde-Asie centrale : routes du commerce et des idées

Les ambassades byzantines auprès des premiers souverains turcs de Sogdiane. Problèmes d'onomastique et de toponymie

Pierre Chuvin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/457>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

Pagination : 345-355

ISBN : 2-85744-870-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Pierre Chuvin, « Les ambassades byzantines auprès des premiers souverains turcs de Sogdiane. Problèmes d'onomastique et de toponymie », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/457>

Les ambassades byzantines auprès des premiers souverains turcs de Sogdiane. Problèmes d'onomastique et de toponymie

Pierre Chuvin

L'apparition d'un pouvoir turc en Sogdiane, dans la deuxième moitié du VI^e siècle ap. J.-C., marque le début, ou plutôt forme le signe avant-coureur, d'un long processus qui s'est déroulé jusqu'à nos jours, la turcisation de l'Asie centrale.

Sur ces premiers maîtres turcs de la Sogdiane, nous avons la chance de disposer de témoignages contemporains, de première main, dus à des voyageurs occidentaux, qui complètent ce que nous apprennent les sources chinoises¹ et les dires des intéressés eux-mêmes. Ces témoignages, au tournant du VI^e et du VII^e siècle après J.-C., sont conservés par des historiens byzantins, en premier lieu Ménandre, qui se fondaient sur les rapports de leurs compatriotes ambassadeurs envoyés par Byzance en Asie centrale, en 569 et en 576.

Au colloque tenu à Samarcande en 1990 dans le cadre des accords de coopération entre l'Académie des Sciences de l'Ouzbékistan et le CNRS (unité 312, prof. P. Bernard), deux publications récentes ont fourni l'occasion de reprendre le dossier des informations transmises sur la Sogdiane et ses maîtres turcs².

D'abord une nouvelle édition de Ménandre, avec traduction anglaise, a été donnée par R. C. Blockley (*Menander*, Liverpool, Francis Cairns,

1985). C'est la première depuis C. Müller (*Fragmenta Historicorum Graecorum*, t. IV, Paris, 1856) et L. Dindorf (*Historici graeci minores*, II, Leipzig, 1870), et en fait la première édition critique de ces fragments, profitant des progrès accomplis sur le texte des excerpteurs de Ménandre (les compilateurs de la *Souda* et Constantin Porphyrogénète). Blockley a fait œuvre utile, fournissant un texte plus sûr et plus complet que ses prédécesseurs, ainsi qu'une traduction anglaise. Toutefois son commentaire reste très insuffisant.

D'autre part, un volume collectif a été publié sous la direction de Denis Sinor, *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge University Press, 1990 ; la période dont parle Ménandre y est étudiée par Sinor lui-même.

Une question doit être discutée au préalable, celle de la valeur de ces témoignages. En effet, ces informations sont fragmentaires, car de l'œuvre de Ménandre nous ne possédons que les extraits insérés au X^e siècle, d'une part dans un dictionnaire encyclopédique appelé *Souda* et de l'autre dans des recueils thématiques d'extraits compilés par Constantin VII Porphyrogénète, *Sur les Ambassades*, *Sur la vertu et le vice*, *Maximes* etc. Autant qu'on puisse juger, les excerpteurs ont accompli un travail fiable et Ménandre lui-même a les méthodes de travail des historiens de l'Antiquité tardive, c'est-à-dire qu'il garde une fidélité littérale à ses sources et qu'il n'hésite pas à recopier les documents. On peut donc considérer que, malgré sa mutilation, l'œuvre de Ménandre garde souvent la valeur du témoignage oculaire et mérite d'être étudiée de près³. On en prendra un seul exemple : en 568, l'ambassadeur sogdien auprès du Basileus, Maniakh, dit que les Hephthalites habitent en cités (*poleis*, ayant chacune une structure politique) et non pas en simples agglomérations commerçantes (*kômas*, fr. 10, 1, l. 76 ss. Blockley) – le contexte montre clairement que le terme « *Hephthalite* » désigne ici les anciens sujets des Hephthalites passés sous la domination turque, et l'indication donnée par Maniakh, loin d'être un cliché de la littérature ethnographique grecque, correspond à la réalité de la Sogdiane d'alors, comme l'a rappelé Boris Ilitch Marchak⁴.

Parmi toutes les questions que soulèvent ces textes très riches, je me bornerai à trois : l'identité du chef turc Sizaboxilos ; le lieu, Ektag, où les ambassadeurs byzantins eurent audience du khagan ; le trajet suivi par l'ambassadeur Zëmarchos lors de son voyage de retour à Byzance, en 571.

Qui était Sizaboulos ?

Les sources arabo-persanes (Tabari) parlent du même souverain en l'appelant Sinjibou, que l'on analyse en un nom personnel, ou un surnom, transcrit *Sin*, et un titre postposé, *Jibou*⁵. Une autre transcription du même nom est Djibgha ou Djibghou, dans lequel on reconnaît le titre turc *yabgu*⁶.

L'accord s'est fait depuis longtemps pour reconnaître le titre *jibou* de l'arabe, *che-hou* du chinois, *yabgu* du turc dans l'élément *-zaboulos* du grec, qui est aussi noté *-ziboulos* et enfin, pour un autre personnage, *Ziebèl* ou *Zievil*, le *b* ancien du grec ayant son articulation relâchée dès cette époque. Les deux dernières syllabes du mot grec ont fait l'objet d'une réfection qui les assimile au second élément d'un nom composé grec du type Euboulos, avec même un sens analogue, *zaboulos*, « de bon conseil », « qui réfléchit bien ». La transformation du yod initial en dentale sonore est déjà attestée pour ce titre sur des monnaies kouchanes de Kudjula Kadphises (I^{er} siècle ap. J.-C.) où il est noté *yavuga* en kharoshthi et rendu *Zaouu* en grec ; cela a fait penser que le titre pouvait être d'origine kouchane⁷. Par ailleurs, l'alternance *y/dj* est bien attestée dans les langues turques à une date ultérieure (cf. les variantes anciennes du nom du fleuve Oural – Yaïk –, etc.). Et le grec ne possédant pas le son ; le rend par un *z*.

Le problème n'est pas d'ordre phonétique. *Sizaboulos* est clairement *Si(n) yabgu*. Il est sémantique. Quel était le rang d'un *yabgu* ? Les auteurs grecs parlent d'un chef « *Khazar* », *Ziebèl*, allié d'Héraclius en 627/628, qui « venait en dignité immédiatement après le khagan⁸ ». Or le même personnage est nommé « *Djebou-Khakan* » chez l'historien arménien Moïse de Khagankatouts (Chavannes, p. 253). On a beaucoup discuté sur l'identité de ce « *Djebou-Khakan* », chef des Khazars, qui pourrait bien avoir été en réalité le chef des Turcs occidentaux, car il est dit par Moïse « vice-roi du roi du Nord », « son second dans la royauté »⁹. Il faut rappeler ici, après R. N. Frye, ce que dit Mahmoud al-Kachgari du titre *yabgu* : il désigne le second personnage de l'Empire, juste après le khagan¹⁰.

Mais ce qui importe surtout ici est que ce « *Ziebèl* », vers 628, porte les deux titres accolés. À la même époque, le khagan des Turcs occidentaux, qui est sans doute la même personne que *Ziebèl*, s'appelle chez les historiens chinois *T'ong jabgou* et le voyageur Hiuen-tsang, en 630, l'appelle *jabgou khagan*. A. Bombaci observe qu'au début du VII^e siècle,

les deux titres sont associés trois fois : chez T'ong Yabgu Khagan, chez son fils Se Yabgu Khagan et enfin chez son petit-neveu Ichbara Yabgu Khagan. Ils paraissent caractéristiques des Turcs occidentaux.

Si nous revenons à la période des ambassades, dans les années 569 et suivantes, de même, Sizaboulos est qualifié de khagan par Ménandre (10, 3, 22). Il est « le plus hardi et le plus puissant des Turcs » selon Tabari (Chavannes, 226), le vainqueur des Hephthalites. Or Théophylacte connaît un *Stemviskhagan* (= Istāmi khagan) qui a été, à côté du khagan suprême des Turcs, le vainqueur des Hephthalites ; Théophylacte utilise une lettre d'un khagan à l'empereur Maurice¹¹. Il ne nomme pas ce khagan, mais il est clair d'après la date de la lettre (598) et les titres que se donne son auteur (« maître des sept climats du monde ») qu'il s'agit de Tardou (*sic* Chavannes, p. 249), successeur d'Istāmi.

Sizaboulos devrait donc être identifié au khagan des Turcs occidentaux, Istāmi, lui-même subordonné au khagan des Turcs septentrionaux, Mou-Han¹². Comme les noms et les titres reparaissent dans la dynastie (un fils de T'ong Yabgu Khagan s'appelle Tardou Chad, A. Bombaci, *l. c.*), on serait tenté de penser que Sizaboulos portait le même nom que, plus tard, Se Yabgu Khagan. L'élément [Se] reste inexplicé. James Hamilton y verrait le nom d'une tribu ralliée¹³. Pour le double nom Istāmi et [Se], on comparera, un siècle plus tard, Elterich Kaghan qui s'appelle aussi Kutlugh, « Fortuné »¹⁴. [Se] pourrait être un surnom du même ordre.

On voit se dessiner une hiérarchie des titres : Khagan, Yabgu, Chad ; ils sont énumérés dans cet ordre sur l'inscription de Tonyukuk à Baïn-Sokto (ci-après), l. 41. Le titre de *Yabgu Khagan* pris par le souverain des Turcs occidentaux marque sans doute à l'origine à la fois sa subordination au Khagan du Nord et sa puissance. Le titre *yabgu*, rendu en grec *ziboulos* ou *ziebèl*, désigne le second du khagan, mais peut aussi être porté par le khagan lui-même qui l'accôle à son nom, ordonnant sa titulature selon une hiérarchie croissante.

Un autre argument vient à l'appui de cette identification. Selon Ménandre, le second ambassadeur byzantin auprès des Turcs, Valentin, arrive chez eux en 576, alors que « Silziboul père de Tourxanthos » venait de mourir (fr. 19, 1, l. 119 ss. Blockley). Toujours selon Ménandre, Tourxanthos est *homaimos*, un terme de parenté que nous allons analyser, de Tardou (*ibid.*, l. 134), dont nous savons par les sources chinoises qu'il était le fils d'Istāmi khagan. « Tardou » est en fait Tardoush,

l'« Occidental », dont le nom s'oppose à celui de Tölish, l'« Oriental » ; ce « nom » se rapporte aux deux grandes divisions des Turcs, où l'Orient/Nord avait en principe la suprématie (il y a sur ce point, a bien voulu me dire le professeur L. Bazin, une erreur de Chavannes, *Documents*, Notes additionnelles, p. 6). Tardou est bien le nouveau Yabgu khagan.

Homaimos, substantif, terme de parenté, a un sens précis, frère ou sœur, comme on le voit chez les poètes tragiques : chez Eschyle, *Sept*, 681, il désigne Étéocle et Polynice ; chez Sophocle, *Electre*, 12 et 325, Electre et Oreste (cf. l'*Anth. Plan.*, XVI, 128), Electre et sa sœur Chrysothémis. Il s'agit là de couples fraternels, de même père et de même mère, très liés, fût-ce dans la haine, comme Étéocle et Polynice. Les autres emplois ne modifient pas la conclusion : dans Hérodote, V, 49, un Milésien s'adresse aux Spartiates : « Libérez les Ioniens, vos frères, *homaimonas* » (et non pas « vos cousins » !), leur dit-il. On voit bien que ce passage pathétique invoque un lien de parenté le plus étroit possible, comme chez le même auteur en I, 151 ; VIII, 144, où il se rapporte à des peuples frères. Appliqué à une autre relation, chez Eschyle, *Euménides*, 212, 605, 653, c'est l'« identité de sang » entre une mère et son enfant qu'il désigne, et non pas une consanguinité vague, plus ou moins lointaine, « lié par le sang » (*sunaimos*, *sungenès*). La valeur du préfixe *homo-* ne s'était pas affaiblie au début de la période byzantine, marquée par les discussions sur l'« identité de substance » (*homoousia*), du Père et du Fils. C'est un terme précis, mais avec une couleur archaïsante, littéraire. À cet égard, la position, réaffirmée récemment, de Denis Sinor, *o. c.*, p. 304 s., qui voit en Tardou et Tourxanthos de simples « proches parents » (« *close relatives* »), sans doute des cousins, ne me paraît pas défendable.

Si Tardou est le frère aîné de Tourxanthos, il est aussi le fils de Sizaboulos et il s'ensuit à nouveau que Sizaboulos et Istâmi khagan, chef des Turcs occidentaux, ne font qu'un. Cela explique la seconde partie du nom de Tourxanthos : c'est le titre turc de *chadh*, porté par les frères cadets du souverain (ou, après la mort de leur père, par ses neveux ; Bombaci, *l. c.*).

Il serait tentant de le rapprocher d'un nom de prince de Boukhara, un Turc qui se convertit à l'islam (et porte donc un nom préislamique), Tughshada, où le deuxième élément semble bien renfermer le titre *shad*¹⁵. On connaît d'autres anthroponymes bâtis sur Tugh, « éten-

dard », par exemple « *Al Tugh* », « Étendard rouge », grâce à l'inscription *al tugh vermishi*, « offert à Al Tugh » [les consonnes redoublées, *al tugh-ga*, ne sont notées qu'une seule fois], sur une pierre tombale¹⁶. On peut proposer cette explication du nom comme une alternative plus vraisemblable à *Türk-chad*¹⁷.

La démonstration sur l'identité de Sizaboulos et d'Istämi, bien menée déjà par Chavannes voici près d'un siècle, ne saurait donc être remise en cause qu'avec des arguments nouveaux et sérieux.

Le lieu de l'audience : Ektag

Une difficulté est posée par l'identification du lieu d'où part l'ambassade pour retourner à Byzance : la montagne où était le khagan lui-même, appelée « *Ektag*, Mont d'Or dirait un Grec » (10, 3, l. 23 Bl.). C'était là que résidait alors Sizaboulos/Istämi. C'est là encore, en 576, que l'ambassadeur Valentin ira rencontrer le khagan Tardou, fils et successeur d'Istämi (fr. 19, 1, l. 134-135 Bl.), et la même explication (« mont d'or ») est donnée pour le nom. Ektag a été considéré comme transcrivant *Ak dag*, la « montagne blanche », toponyme très courant en turc. La traduction « Mont d'Or » proposée par Ménandre serait donc fautive. Comment l'expliquer ? À mon sens, le nom Ektag est bien celui qui a été entendu par les voyageurs. On les imagine mal étourdis au point de remplacer le nom de la capitale du souverain auprès duquel on les envoie de si loin par un terme quelconque. D'autre part, le turc faisant une différence fondamentale entre les voyelles « d'avant » et « d'arrière », la confusion entre les deux qui est supposée ici est très gênante. L'« erreur » de traduction pourrait être le fait, non de Ménandre, mais de ses lecteurs modernes. En effet, l'inscription de Tonyukuk à Baïn Tsokto raconte une campagne menée vers l'Ouest, en 689, par Elterich Khagan contre les Türgech. « En traversant la rivière des Perles, je fis arriver l'armée jusqu'à l'Äktag [...] où gît Tinsiogli [le Fils de l'empereur] » (l. 44 de l'inscription, trad. R. Giraud). Or dans le texte en runes, il est impossible de prendre *äk* pour *ak*. Il est normal que l'inscription signale la conquête de ce site « capital ».

Théophylacte Simocatta, qui compose son œuvre vers 630, décrivant le pays tel qu'il était avant 582, avait mentionné « la Montagne d'or » où est la résidence du khagan des Turcs occidentaux. « C'est une loi chez les Turcs qu'on doit céder le mont d'or au khagan le plus puissant. » Ce mont se distingue par sa fertilité, pour les fruits et les troupeaux, sa

salubrité, la rareté des tremblements de terre (VII, 8, 13, p. 191 Whitby). Et Théophylacte oppose à cette immunité les calamités qui avaient frappé la Sogdiane et la ville ounnougoure de Bakath¹⁸. Pour la valeur symbolique et royale donnée ici à l'or, on comparera le titre de la chronique officielle des Gengiskhanides, *l'Histoire d'or*, *Altan toptchï*. Toujours chez les Gengiskhanides, dans la branche aînée, la « Horde d'or » est celle qui a la prééminence. Il convient donc, non pas de « corriger » la traduction de Ménandre, mais de l'utiliser pour comprendre le sens du terme turc *äk*, « or », supplanté par la suite par le terme altaïque *altïn*¹⁹. En ouzbek, le *ä* du turc ancien passe à *a*, ce qui entraîne une confusion tardive entre « Mont de l'or », dont le sens n'est plus compris, et « Montagne blanche ».

Ce lieu doit être un estivage proche du Talas (10, 3, 75), sans doute à l'est de celui-ci (en se rendant de l'Ektag vers la frontière perse, Sizaboulos passe par le Talas : *l. c.*). Or le Talas, lui, est localisé. Par ailleurs, Théophylacte situe la Montagne d'or « à quatre cents milles de l'Ikar », « région qui se trouve dans de vastes plaines ». Chavannes, p. 236-237, propose pour cette « Montagne d'or » la vallée de la rivière Tékès, en Dzoungarie. Un autre site, un peu plus à l'est, peut entrer en ligne de compte : ce sont les vallées du grand et du petit Youldouz, « deux vastes bassins qui furent autrefois des lacs et qui sont maintenant des prairies naturelles », « "terre de promesse" des bergers nomades ; en aucune vallée ceux-ci ne trouvent pour leurs troupeaux d'herbe plus savoureuse, un climat plus salubre et, pendant l'été, leurs bêtes n'ont point à y craindre les mouches ni les moustiques²⁰ ». C'est là que plus tard Tamerlan devait rassembler ses armées avant de marcher contre Kachgar (*ibid.*). La distance depuis le Talas n'est pas forcément un obstacle : d'avril à août 1246, Jean de Plan Carpin parcourra un trajet autrement considérable pour aller du campement de Batou sur la Volga jusqu'à Karakoroum.

Le retour de l'ambassade

Une autre région est mentionnée par Ménandre ; c'est une étape importante de Zëmarchos sur le chemin du retour : le pays des Choliates ou Choalites (10, 3, 106), ou Chliates (10, 4, 8). L'ethnique grec permet de retrouver très facilement le nom du pays : **Cholias*, **Choalis* ou **Chlias*. V. V. Bartol'd en 1902 avait déjà vu la similitude entre le nom de ce peuple et celui des Chorasmien, *Chwalissen* en russe²¹.

On a aussi rapproché la seconde de ces formes d'un nom qui apparaît dans la *Notifia Episcopatum*, liste 38, où l'identification de « l'évêque de Chouali(s) » avec celui des Chorasmiens paraît difficile à contester, si l'on compare le nom vieux-russe des Chorasmiens, *Khvalis*, et celui de la mer d'Aral, *Khwalimskoe more*²². Cet évêché serait apparemment le seul de la liste 38 à être situé à l'est de la Caspienne, ce qui est gênant si l'on pense que ce type de listes a en général une certaine cohérence géographique. Mais des sources arabes, au X^e siècle, font connaître des communautés importantes de marchands chorasmiens sur les bords de la Volga et parmi les Khazars²³ ; je pense donc que la *Notice*, qui date de la fin du VIII^e ou du IX^e siècle, évoque, bien à sa place, l'évêque de ces communautés plutôt que celui des Chorasmiens orientaux.

L'identification de la *Choalis* chez Ménandre à la Chorasmie des bords de l'Oxus ne peut donc pas faire de doute. C'est un point de passage obligé des Grecs pour leur retour (fr. 10, 3, l. 67 ss. Bl.). Il est désolant que, dans son édition de 1985, R. C. Blockley, n. 135, reprenne sans hésitation, en renvoyant à Marquart (1901) et Moravcsik (1958, 2^e éd.), l'identification périmée des « Kholiatai » avec les Kalakh, l'une des quatre divisions des Turcs occidentaux.

Une partie de la suite de Zëmarchos l'attend en « Choalis » / Chorasmie et le chef des Chorasmiens, autorisé par Sizaboulos à accompagner les Grecs jusqu'à Byzance, les rejoint après qu'ils ont passé un fleuve dont le nom grec correspond à la forme dialectale chorasmienne du nom du fleuve Oxus, *Wx*, qui a également en chorasmien le sens de fleuve²⁴ ; le nom de la divinité conservait la forme Wakhsh.

Zëmarchos connaissait, naturellement, l'existence de l'Oxus, mais selon la tradition géographique grecque, qui reposait pour cette région sur l'exploration de Patroclès, homme de confiance de Séleucos Nicator. Patroclès (que nous connaissons à travers les citations de Polybe, Strabon et Pline) avait navigué sur la Caspienne (tout au moins dans sa partie sud) et noté, ce qui était peut-être vrai à son époque, que l'Oxus se jetait dans la Caspienne. En effet, il pouvait suivre alors une vallée aujourd'hui sèche, l'Uzboy, qu'il rejoignait en obliquant vers le sud-ouest au niveau de la ville actuelle de Tachaouz. Il est assez compréhensible que Zëmarchos n'ait pas reconnu dans le mot *Wx* le nom de l'Oxus, puisqu'il entendait dire que le premier se jetait dans un lac « immense et large » - la mer d'Aral - qu'il laisse sans nom et qu'il ne confondait donc pas avec la Caspienne, où il croyait savoir que le second aboutissait.

Pour le qualificatif de lac, on peut comparer Ptolémée, VI, 12, 3, « *lac Oxien* », et Ammien Marcellin, XXIII, 6, 59 : « *Araxates [Iaxarte] et Dymas... Oxiam nomine paludem efficiunt, late longeque diffusam* », à Ménandre, fr. 10, 4, l. 18-19 Bl., mais il faut rappeler aussi que le même mot désigne en grec des marais (cf. plus bas) et un lac.

L'étape chorasmienne une fois fixée, peut-on revenir en arrière et chercher à préciser le trajet des ambassadeurs depuis le Talas (fr. 10, 3, l. 75 Bl.) ? C'est en effet après qu'ils sont passés dans cette dernière région que leur itinéraire se sépare de celui de Sizaboulos. Ce dernier, qui va vers l'Iran, passe naturellement par la vallée du Zérafchan. Or l'extrait, qui est d'un seul tenant pour cette partie du voyage, ne mentionne ni cette vallée ni Samarcande ni aucune autre de ses cités. L'argument *a silentio* est certes périlleux, mais on est amené cependant à se demander si les ambassadeurs, depuis Otrar où ils ont franchi l'Iaxarte, n'ont pas suivi à travers le Kyzyl Koum une route plus directe vers le Khorezm, du genre de celles dont Juri Manylov a reconnu le tracé²⁵.

Le Khorezm et son fleuve définissent ce qui était sans doute la limite occidentale du domaine de Sizaboulos. Dans le fragment de Ménandre, un deuxième groupe de toponymes désigne des rivières qui se jettent dans le nord de la Caspienne (10, 4, 18-27). L'une au moins, la troisième que les ambassadeurs rencontrent, est bien connue, c'est l'Attila/Etil, la Volga. Les deux premières doivent donc être l'Emba et l'Oural. Ces rivières sont atteintes après une marche de douze jours le long d'une côte sablonneuse et en longeant des terrains difficiles. Un exprès, lui, a coupé à travers le désert, que la caravane officielle a donc préféré contourner²⁶. La « côte sablonneuse » doit être la rive occidentale de l'Aral ou plutôt la limite des marais du cours inférieur de l'Oxus, qui ne se confondent pas avec la mer d'Aral²⁷. Les ambassadeurs ont longé le cours inférieur de l'Oxus et une fraction de la côte ouest de la mer d'Aral, puis traversé le plateau d'Oustyouurt, le plus au nord possible.

Il est totalement exclu que les ambassadeurs aient contourné par le nord la mer d'Aral, compte tenu de ce qui vient d'être dit sur leur passage par le Khorezm, comme certains, et en dernier lieu R. C. Blockley, p. 265-266, l'ont pensé. La liaison entre le Khorezm et le nord de la Caspienne a été étudiée par Ju. Manylov qui a relevé, à l'époque de la Horde d'Or, une route commerciale jalonnée de caravansérails et suivant certainement un itinéraire plus ancien²⁸. On notera un détail, une fois encore d'une grande précision, conservé par Ménandre : « quittant

la capitale des Choalites, ils allaient de poste en poste » (10, 3, l. 105 s.). Cette capitale serait Kath, sur la rive droite du fleuve. Le chiffre d'une douzaine d'étapes (pour cette partie du voyage) paraît vraisemblable.

Les « Ougoures » à l'ouest de la Volga continuaient à reconnaître la suzeraineté turque. Cette reconnaissance de suzeraineté n'implique pas forcément une sujétion étroite, mais peut-être seulement l'existence de bons rapports commerciaux entre les peuples qui habitaient de part et d'autre de l'Oustyouurt, dans le Khorezm et dans la Basse Volga.

Au total, le trajet suivi par les ambassadeurs correspond exactement à un tronçon de l'une des « routes de la soie » médiévales²⁹. Cette constatation n'a rien d'extraordinaire. L'un des buts de l'ambassade n'était-il pas d'établir des relations commerciales entre Byzance et la Sogdiane³⁰ ?

NOTES

1. É. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Pétersbourg-Paris, sans date (1903).
2. Colloque franco-soviétique *La culture antique et médiévale de Samarcande et les relations historiques de la Sogdiane*, Samarcande, du 22 septembre au 5 octobre 1990, où a été présentée une première version de cet article.
3. H. Hunger, *Die Hochsprachliche Profane Literatur der Byzantiner*, Munich, Beck, 1978, I, p. 309-312, en partic. p. 311.
4. Communication faite au même colloque de Samarcande.
5. É. Chavannes, *o. c.*, p. 228.
6. *Ibid.*, 255.
7. S. P. Tolstov, « Tiranniya Abruya », *Istoričeskie Zapiski*, 3 (1938), p. 3-53 [p. 12, 43, n. 8] ; H. Humbach, *Baktrische Sprachdenkmäler*, Wiesbaden, 1966, p. 24-28.
8. Théophane, 316 de Boor, cf. Chavannes, p. 252.
9. Texte cité par A. Bombaci, « Qui était Jebu xak'an ? », *Turcica*, 2, 1970, p. 7-24 ; voir F. Justi, *Iranisches Namenbuch*, Marburg, 1895, s. Jabghuyah-Khaqan ; et, sur l'usage du titre au Tokharistan jusqu'au XIII^e siècle, V. V. Bartol'd, art. « Tokharistan » dans l'*Enc. Isl.*¹
10. Mahmoud al-Kachgari, *Kitâb Divan Lughat al-Turk*, 3, 24 ; R. N. Frye, *The History of Bukhara, translated from a Persian Abridgment of the Arabic Original by Narshakhi*, Cambridge Mass., 1954, p. 108 (n. 27).
11. Théophylacte, VII, 7-9, éd. de Boor, p. 257, l. 10-12 ; traduit par Chavannes, p. 246.
12. Voir Chavannes, « Origine de la distinction des Tou-kiue en septentrionaux et occidentaux », *Documents*, p. 219 ss.
13. Information donnée par L. Bazin.
14. R. Grousset, *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1965⁴, p. 151.

15. R. N. Frye, *l.c.*, p. 110, n. 36.
16. Renseignement communiqué par L. Bazin, d'après le *Hüseyinname*.
17. L'interprétation *Türk-chad* a été avancée par G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, Budapest, 1943, II, p. 328, et reprise par Blockley *ad loc.*, n. 221.
18. Naturellement, cette ville de Bakath ne saurait être la Bactriane, comme le répète en dernier lieu M. Whitby, p. 191, n. 46 de sa traduction de Théophylacte (Oxford, Clarendon Press, 1986).
19. R. Giraud, *L'inscription de Baïn Tsokto*, Paris, Maisonneuve, 1961, p. 63 et 139 ; *Les règnes d'Elterich, Qapghan et Bilgä (680-734), Contribution à l'histoire des Turcs d'Asie Centrale*, Paris, 1960, p. 169 s., 177 ss. ; L. Bazin a étudié les différents termes, évoquant la couleur rouge, qui ont supplanté, dans les langues turques, ce nom ancien de l'or : *al-tun* (« métal rouge »), *qizil kömüš* (« argent rouge » en yakoute).
20. E. Reclus, *L'Asie russe*, Paris, 1881, p. 340-341.
21. W. W. Barthold, *Mitteilungen über den Aralsee*, Tachkent, 1902, 29 s., repris par S. P. Tolstov puis par N. Pigulewskaja, *Byzanz aufden Wegen nach Indien*, Berlin, 1969, p. 167.
22. *Not. Episc.*, éd. C. de Boor, « Nachträge zu den *Notitiae Episcopatum* », *Zeitschr. für Kirchengesch.* (Gotha), XII, 1891, p. 531. Cf. S. P. Tolstov, *Sovetskaia Etnografija*, 1976, n° 2 ; pour une excellente analyse de cette liste, voir M. I. Artamonov, *Istorija Xazar*, Leningrad, 1962, p. 258-261.
23. T. Lewicki, « Le Commerce des Samanides avec l'Europe orientale et centrale à la lumière des trésors de monnaies coufiques », *New Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History. Studies in Honor of George C. Miles*, ed. D. K. Kuyumjian, Beyrouth, 1974, notamment p. 228-229.
24. B. J. Benzing, *Khwarezmischer Wortindex*, Wiesbaden, 1983, s.v.
25. Dans sa communication au colloque de Samarcande en 1990, cf. ci-dessus, n. 2.
26. Comparer l'itinéraire reconnu, pour une période plus tardive, par Ju. Manylov, *Sovetskaia Arxeologija*, 1981, « O puti Ibn Fazlana iz Xorezma čerez Ustjurta ».
27. R. N. Frye, *The History of Bukhara, translated from a Persian Abridgment of the Arabic Original by Narshakhi*, Cambridge Mass., 1954, p. 6 et n. 14.
28. Ju. Manylov, *Arx. Priaral'ja*, I, Tachkent, 1982, p. 93-122 (carte, p. 95).
29. Hélène Carrère d'Encausse, « Les Routes commerciales de l'Asie centrale et les tentatives de reconquête d'Astrakhan, d'après les registres des "Affaires importantes" », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 11, 1970, p. 397 ; quelques indications de durée des étapes, p. 403.
30. Je remercie amicalement Frantz Grenet, qui a été un guide précieux à travers la riche bibliographie soviétique sur les questions examinées ici, et monsieur Louis Bazin.